

LA SURVIVANCE DES ÉDIFICES PALÉOCHRÉTIENS DANS LES TERRES DE LA PRINCIPAUTÉ CROATE

NIKOLA JAKŠIĆ

UDC 726.54.033.1(497.5)

Original scientific paper

Manuscript received: 05. 02. 1995.

Revised manuscript accepted: 01. 04. 1995.

N. Jakšić

Faculty of Philosophy

Zadar

Croatia

Les recherches récentes ont mis en évidence le fait que dans la principauté Croate médiévale un nombre important d'églises paléochrétiennes, bâties aux V^e et VI^e siècles, reste en fonction. Il est important d'établir ce fait, car c'est par cette voie indirecte qu'on pourrait identifier les circonstances historiques méconnues dans lesquelles s'était déroulée la colonisation croate d'une grande partie de l'espace métropolitain salonitain. L'analyse de plusieurs églises et de leurs vestiges - St. Martin à Pridraga, St. Cyprien à Gata, St. Barthélémy à Galovac, St. André, Ste. Marie et St. Anselme à Nin - a montrée quelles restent toutes en fonction pendant les VII^e et VIII^e siècles. Leur nombre à Nin et ses alentours fut la raison de l'établissement de l'institution de l'évêque croate au IX^e siècle juste dans cette ville.

Déjà au cours du XIX^e siècle, les recherches concernant l'architecture paléochrétienne, menées sur le littoral croate de l'Adriatique, ont donné des résultats visibles, intéressants au point que le Premier congrès des archéologues chrétiens s'est tenu dans le voisinage des plus anciens édifices chrétiens de Salona. Pendant une longue période, l'intérêt a été centré sur d'importants centres chrétiens, alors que le travail d'inventaire et les investigations concernant les localités des temples paléochrétiens dans les zones rurales n'a connu un renouveau qu'après la Deuxième guerre mondiale. Au cours de ces travaux, de nombreuses localités ont été signalées où, à l'époque de l'antiquité tardive, des temples chrétiens furent construits, et c'est dans ce sens qu'a été dirigée par la suite l'étude du développement de l'architecture paléochrétienne. Le caractère immanent des historiens de l'architecture réside dans les efforts pour lire et interpréter l'état d'origine des vestiges, avec une volonté relativement faible de suivre les modifications d'édifices intervenues au cours des siècles suivants, surtout si ses interventions ne se traduisent pas par les formes appartenant à des styles épanouis des périodes ultérieures. L'état gravement endommagé de la plupart des églises paléochrétiennes sur le littoral croate de l'Adriatique, en particulier de celles qui furent bâties dans les zones à l'écart de la mer, a permis l'hypothèse de leur durée relativement brève dans les siècles d'antiquité tardive, et, en général, celle de leur abandon ainsi que de leur destruction aux époques marquées par les migrations des Slaves et des Avars qui, depuis le VII^e siècle, commencèrent à occuper l'arrière-pays du littoral croate. Les mêmes conclusions ont fait supposer que, dans les îles et les villes côtières dalmates, le sort des lieux du culte paléochrétien - où la population chrétienne avait survécu - était différent de celui qui avait frappé les temples situés hors les villes, exposés qu'ils étaient aux païens nouvellement arrivés qui commençaient à s'y établir. Bien sûr, il est question des zones où, aux débuts du moyen âge, on vit se constituer des *sclaviniae*, dont nous informe Constantine Porphyrogénète.¹

L'objet que se propose l'auteur du présent essai est d'illustrer l'état des temples paléochrétiens dans les terres de la sclavinie croate, c'est-à-dire dans l'espace où, dès le IX^e siècle, fut instituée la principauté croate qui devait plus tard devenir

le royaume de Croatie. Sans doute est-il intéressant d'y déchiffrer les phases par lesquelles devaient passer les églises depuis la chute de Salona - ancien centre administratif et religieux - c'est-à-dire depuis 630/640² jusqu'au début du IX^e siècle quand les Croates, après s'être convertis au christianisme, pouvaient à nouveau manifester l'intérêt pour les temples chrétiens des époques révolues. Il s'agit donc d'une période de deux siècles à peu près, où les temples chrétiens se trouvaient entourés des communautés non chrétiennes l'organisation desquelles reste jusqu'à nos jours mal éclairée, couverte qu'elle est du voile de silence des sources historiques. C'est précisément pour cette raison qu'il nous semble très important d'essayer d'établir l'état de divers édifices religieux au cours des VII^e et VIII^e siècles, car c'est par cette voie indirecte qu'on pourrait identifier les circonstances historiques méconnues dans lesquelles s'était déroulée la colonisation slave, c'est-à-dire croate, d'une grande partie de l'espace métropolitain salonitain.

A l'exception de l'église Saint-Martin à Pridraga, près de Novigrad, aux alentours de Zadar, le seul temple paléochrétien qui ait réussi à survivre jusqu'à nos jours sous ses formes d'origine presque intactes, toutes les autres églises paléochrétiennes de cette région ne sont connues aujourd'hui que sous forme de ruines ou, exceptionnellement, comme édifices remaniés dans les périodes ultérieures. Cependant, l'église paléochrétienne Saint-Martin de Pridraga, avec son chevet trilobé à l'extrémité est de l'espace à un seul vaisseau, avec les lésènes sur les murs extérieurs et deux paires de fenêtres bifores des murs latéraux, et les vestiges des fonts baptismaux au sud de l'église, ce sont là autant de témoins attestant que l'édifice persista tout le long des VII^e et VIII^e siècles en accueillant des Croates nouvellement christianisés dans ses formes d'origine et avec sa fonction d'origine, sans changer non plus son patron titulaire.³ Dans la littérature, l'église Saint-Martin fut longtemps considérée comme datant des époques ultérieures, des IX^e et X^e siècle d'abord; plus tard elle a été même située à l'époque baroque.⁴ Il n'y avait que L. Jelić qui, dès 1912, dans ses écrits sur les ruines de l'église paléochrétienne au chevet trilobé, à Bilice près de Šibenik, en comparant directement leurs deux plans, a situé leur construction au VI^e siècle.⁵ Les

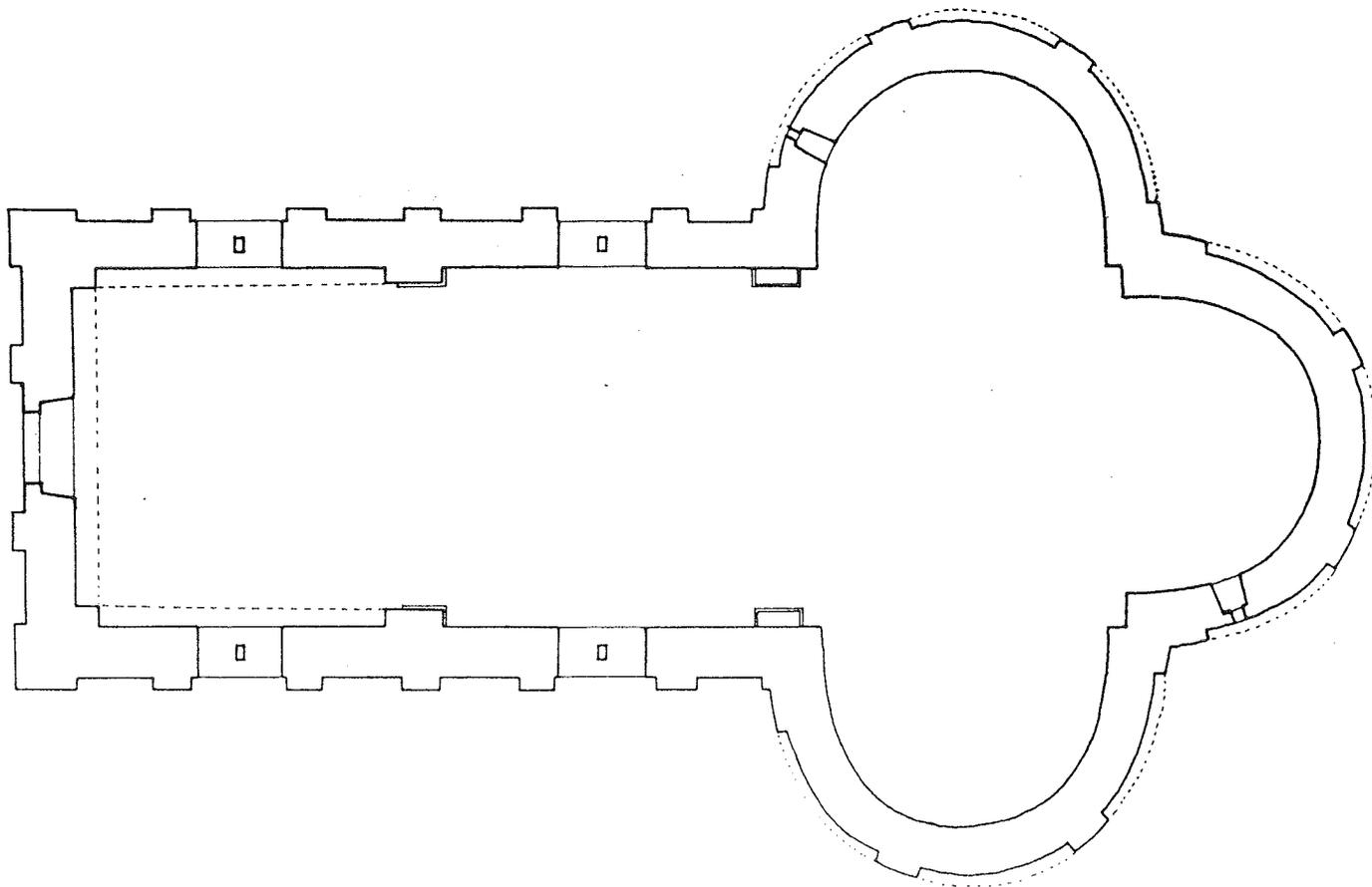
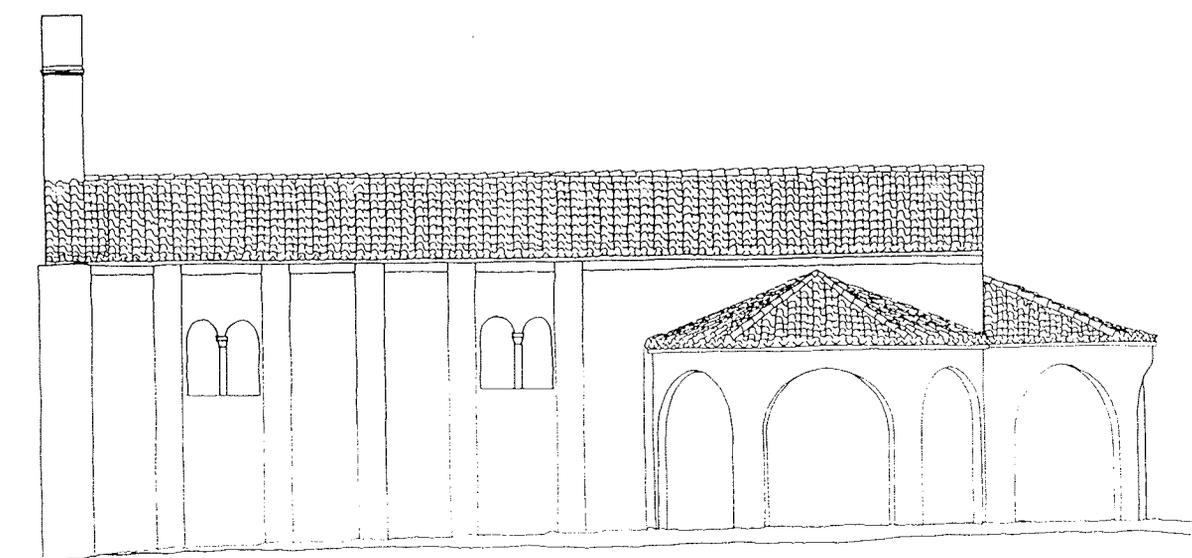


Fig. 1. L'église Saint Martin à Pridraga; a) plan; b) façade sud



recherches effectuées dans le même édifice par S. Gunjača, de 1946 à 1951, y ont découvert des éléments aussi bien de la sculpture préromane que de celle paléochrétienne, ce qui a induit ce scientifique non seulement à soumettre les opinions de L. Jelić à une nouvelle analyse mais à les faire en fait revaloriser.⁶ Qu'il ait vu juste c'est ce qu'ont démontré plus tard les recherches des conservateurs grâce auxquelles ont été dégagés, dans les années soixante-dix, des éléments de construction et de taille des pierres qui ont permis la reconstruction complète des quatre fenêtres bifores, par quoi l'édifice tout entier s'est présenté dans sa forme d'origine.⁷

Dans les archives on retrouve des notes témoignant de cette église, et cela dès le XIII^e siècle, lorsque le roi Bela IV confirma la charte dont son frère, le duc Coloman attribua les privilèges à Zadar, en limitant ce territoire par la ligne allant de Rogovo, à travers Nadin, jusqu'à Sutmartindol.⁸ Sutmartindol est en réalité le village médiéval de Dolac, avec l'église Saint-Martin. Aujourd'hui cette localité porte le nom de Pridraga avec l'église Saint-Martin qui n'est mentionnée sous son nom actuel qu'en 1684.⁹ L'église fut endommagée au XVII^e siècle, probablement pendant l'occupation turque de Novigrad voisin (1646), de sorte que, sur une carte géographique de la Dalmatie du Nord, elle est figurée sans toit et indiquée par le nom de Saint-Martin.¹⁰ C'est seulement lors des réparations ultérieures que les bifores originelles furent remplacées par les ouvertures aux caractéristiques stylistiques modernes. Il est intéressant pourtant de voir comment S. Gunjača, au moment où il identifia l'église Saint-Martin comme édifice paléochrétien conservé jusqu'à la hauteur du toit, interprète les circonstances historiques de ce fait. Voilà ce qu'il dit: *Le fait qu'autour de cette église fut découvert un décor sculpté à motifs entrelacés et que depuis longtemps Dolac a pris le nom de Sutmartindol grâce à son église, confirme l'hypothèse selon laquelle cet édifice fut repris à l'époque paléocroate. Par cela je ne veux pas dire que les Croates n'y avaient trouvé que les fondations de l'église et que les couches de l'église se superposant aux fondations se seraient trouvées ensevelies sous un tas de débris, de sorte qu'il ne serait pas possible de les voir et encore moins de les utiliser. En tout cas, à l'époque paléocroate l'édifice devait s'y ériger, ne serait-ce que sous formes de ruines, et les Croates l'ont repris à leur compte en lui assignant le même but et en l'enrichissant d'un nouvel aménagement architectural. Cela devait avoir lieu assez tôt - si l'on en juge sur la découverte du décor sculpté à motifs entrelacés. Il en est de même de l'appellation de Sutmartindol et, dans une certaine mesure, du nom même du saint, qui très tôt fut employé dans le culte.*¹¹

En tout cas, par cette citation Gunjača exprime un point de vue généralisé selon lequel l'arrière-pays n'offrait pas beaucoup de possibilité pour l'organisation d'une communauté ecclésiastique, ni même pour l'action d'un modeste groupe de chrétiens qui s'occuperaient de l'église durant la période depuis la chute de Salona au VII^e siècle jusqu'à la christianisation des Croates au début du IX^e siècle. Ces circonstances historiques accompagnant le processus d'établissement des Slaves, des Avars et des Croates païens durant les VII^e et VIII^e siècles ont favorisé une telle prise de position dans l'historiographie croate, quoique dans les citations elle soit difficilement identifiable. Il est difficile de trouver une citation qui la confirmerait expressément, mais il est encore plus difficile d'en trouver une qui supposerait la possibilité de survie d'une communauté chrétienne et d'un temple dans l'espace occupé par les groupes païens nouvellement arrivés. Relativement éloignée de Zadar - seul centre chrétien subsistant dans la partie continentale du littoral - l'église Saint-Martin

témoigna cependant de la persévérance de la communauté chrétienne qui prenait soin du sanctuaire pour pouvoir s'en servir, de même que des rapports possibles que les colonisateurs-païens pouvaient manifester envers elle. Par son exemple, elle laisse également supposer que son cas n'était pas isolé. Le fait que les temples paléochrétiens avaient subi des destructions durant 1500 ans ne veut pas forcément dire qu'ils aient été démolis déjà aux VII^e et VIII^e siècles, car dans leur histoire ils connurent d'autres périodes néfastes où ils étaient exposés à toutes sortes de sinistres, en particulier aux XVI^e et XVII^e siècles à l'époque des invasions turques et des guerres entre Venise et les Turcs, et enfin à la fin du XX^e siècle où nous sommes témoins des démolitions des temples chrétiens par les chrétiens. C'est pourquoi il faut aborder avec beaucoup de circonspection des opinions avancées parfois à la légère selon lesquelles les églises paléochrétiennes subirent les plus grands endommagements à l'époque des grandes migrations païennes vers les contrées chrétiennes.

De telles réflexions sur la problématique et le sort des sanctuaires paléochrétiens ne trouvent dans notre historiographie que très peu de place. C'est pourquoi j'ai cité les points de vue de Gunjača pour illustrer les opinions générales des savants. Il n'y a que Ž. Rapanić dont les constatations sont proches des nôtres: en effet, c'est en 1980 que, d'après l'état des sanctuaires paléochrétiens et médiévaux de Salona, il a pu découvrir les signes indéniables de leur continuité directe.¹² Ainsi, en interprétant le dépérissement d'agglomérations de l'arrière-pays, il dit: *Engloutis dans la nouvelle population, perdus parmi les nouveaux venus, parfois séparés des voies de communication du continent complètement hors d'usage, ils s'éteignaient peu à peu et disparaissaient. Là réside, sans aucun doute, la véritable cause de leur décadence qui ne s'explique pas seulement par des démolitions supposées.*¹³ Parmi les édifices paléochrétiens conservés en Dalmatie, avec la mise en évidence des bâtiments des villes côtières, Rapanić cite également ceux de Nin, de Pridraga, de Bijaći ou de Ston, en un mot tous ceux qui sont érigés sur le territoire des slavies nouvellement fondées.¹⁴ Se référant à la situation déjà mentionnée de Solin, il conclut: *Nous sommes d'avis que ce fait peut s'expliquer par l'existence des communautés rurales sur ces lieux qui tirent leur origine des derniers siècles d'antiquité et qui rarement abandonnaient l'endroit où elles avaient vécu; il ne faut pas oublier que dans ces contrées s'était fixée, avec les habitants autochtones, la population croate nouvellement arrivée.*¹⁵ Cependant il ajoute: *Ces phénomènes qui se produisaient à l'écart de la côte ne sont mentionnés nulle part et il serait intéressant d'effectuer des recherches plus systématiques dans ces régions elles aussi...*¹⁶ Enfin, il conclut: *Il ne serait pas bon d'affirmer que tout avait été détruit au cours des migrations ou d'autres cataclysmes qui marquèrent la fin des anciennes civilisations. L'historiographie plus ancienne n'a même pas envisagé une telle possibilité.*¹⁷

Un autre exemple, qui par ces vestiges et la situation sur le terrain, permet de déchiffrer avec plus d'exactitude la durée d'un édifice dans l'ancienne principauté croate est celui de l'église Saint-Cyprien à Gata, à Poljice. Le culte de cet évêque carthaginois s'était diffusé dans ces pays avec la domination renouvelée de Byzance au VI^e siècle, après l'expulsion des Goths, et il est encore vivant ça et là, dans quelques endroits côtiers. A l'évêque fut dédiée une église sur le pourtour du cadastre romain de Zadar, à Bokanjac, dont on trouve la mention dans les archives dès le XIII^e siècle. On trouve le même titulaire également à Ciovo, près de Trogir. Les fouilles effectuées sous l'église paroissiale baroque de Gata ont dégagé

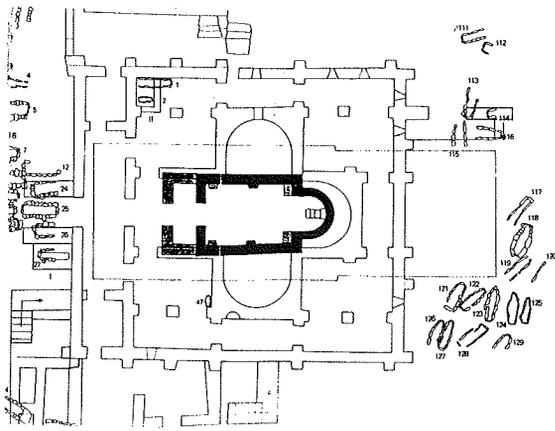


Fig. 2. Vestiges de l'église St. Cyprien à Gata - plan des deux phases: byzantine et romane

dans les couches inférieures une disposition unique du chevet trilobé dans la partie orientale de l'église à un vaisseau, encadrée d'un couloir carré surmonté d'une galerie communicant avec le naos et le sanctuaire. Il s'agit en réalité d'une version des églises byzantines à enveloppe double apparues à l'époque de la reconquête en Dalmatie, avec des exemples magnifiques du décor sculpté en bas-relief et avec un traitement intéressant de la Résurrection travaillée en champlevé.¹⁸

L'intervention suivante effectuée dans le temple date de la fin du XIe siècle ou du XIIe siècle. Ici, la première phase romane s'inscrit dans une nouvelle petite église à un seul vaisseau, avec une abside circulaire. Elle s'insère dans le transept du trilobe, l'abside circulaire touchant par son périmètre le confessionnal situé au centre du lobe oriental de l'édifice originel. La petite église, traduisant le premier art roman, repose tout entière sur le sol de l'édifice originel avec lequel elle possède le même niveau. Au moment de l'insertion de cette petite église dans l'édifice byzantin plus ancien furent conservés jusqu'à la hauteur de l'avent les lobes de l'ancien bâtiment, de sorte qu'on la désigne comme "trihorata", et cela encore au XIVe siècle.¹⁹ Cette situation archéologique rétablie grâce aux patientes recherches remarquables dont l'objet fut l'église de Gata, a trouvé son excellente explication dans une monographie digne d'un tel édifice et des modifications qui y furent apportées pendant plusieurs siècles. Elles nous font également déduire que jusqu'au moment de l'intervention romane, qui ne fut en réalité qu'une espèce de réduction de l'intérieur sacré, à Poljice, dans la principauté croate, cette église fonctionnait depuis le VIe siècle, avec une communauté de fidèles souvent modeste qui, en en prenant soin pendant plus de 500 ans, réussirent à la conserver avec ses formes spatiales modifiées, jusqu'à nos jours, en y reliant la mémoire de saint Cyprien à qui, lors de sa construction, elle fut dédiée.

Dans la période de 1959 à 1967, a été découvert un édifice religieux dans la localité dite "Begovača", au village de Kašić à Ravni Kotari, qui, après une première exploration incomplète, a suscité l'intérêt des scientifiques. Grâce aux études récentes, l'édifice a fait diriger les recherches dans le sens où il est identifié, avec toujours plus de certitude, en tant que bâtiment paléochrétien reconstruit au IXe siècle.²⁰ Dans cette localité complexe, la dernière phase architecturale s'exprime par une modeste église romane, avec une abside circulaire et une paire de chapelles collatérales dans la partie du sanctuaire. Autour de l'église s'étend une vaste nécropole avec plus de 600 tombeaux qui, durant le moyen-âge et jusqu'à la moitié du XVIIe

siècle, ont dévasté la disposition développée des vestiges d'un vaste complexe architectural datant de l'Antiquité. C'est pourquoi la couche culturelle originelle reste difficilement déchiffrable malgré le fait que les vestiges d'inscriptions antiques, de parties des statues, de mosaïques des bassins et autres fassent supposer qu'il s'agit d'un complexe très important situé dans un centre rural.²¹ De modestes fragments de meubles en pierre aux caractéristiques stylistiques très prononcées, avec les traces des *hastae* d'une croix et des tranzènes, témoignent indiscutablement d'un édifice paléochrétien venu enrichir aux Ve et VIe siècles un complexe plus ancien par des contenus architecturaux aux caractéristiques chrétiennes accentuées.²² Il n'est pas possible de définir l'emplacement exact de ce temple à l'intérieur des structures du mur romain; cependant son existence est ultérieurement confirmée par les fragments de l'inscription se trouvant sur le chancel et datant du IXe siècle, qui par leur contenu témoignent de la reconstruction du temple chrétien plus ancien, effectuée à la même époque. Dans ces fragments de l'in-

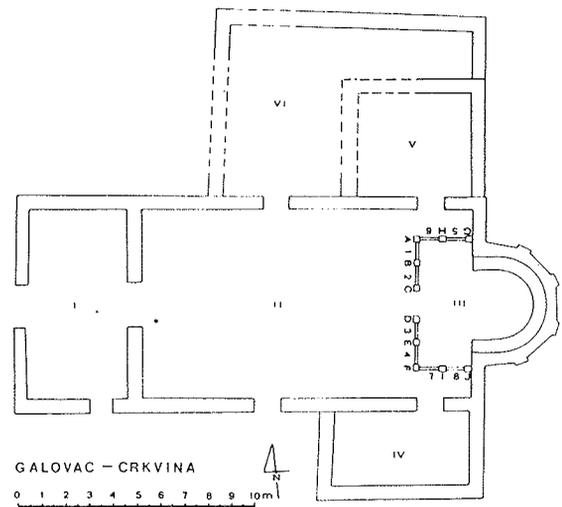


Fig. 3. Vestiges de l'église Saint Barthélémy à Galovac, plan

scription on lit qu'un personnage notable ... *oiscl/av...*, avec son épouse... *un/a cum co/niuge...*, avec des dons de Dieu ...*De donis d(e)i...*, et pour le salut de son âme ...*pr/lo remedi(o) a(n)ime sve...* reconstruit l'église existante ...*ren(ovavit) hunc telmplum*.²³ C'est ainsi qu'ultérieurement se trouve confirmée avec certitude - grâce à cette inscription indiscutable - l'existence d'un édifice paléochrétien qu'un dignitaire croate ... *oiscl/av...* fit dignement aménager au IXe siècle et dont l'existence - même sans ces données et arguments indiscutables - a pu être constatée en 1989 grâce au déchiffrement des rapports stratigraphiques de la localité, et grâce en particulier aux relations relevées entre les positions des tombeaux et l'architecture proposée de l'église.²⁴

Vers la fin des années quatre-vingts, le professeur Belošević a opéré des sondages des vestiges de l'église paléochrétienne de Galovac, près de Zadar, en fournissant des rapports successifs sur les résultats des fouilles.²⁵ L'église à un seul vaisseau, large de 7.75 m et longue de 21 m, se termine à l'est par une abside circulaire à volume polygonal dont les joints de pans sont renforcés par les lésènes. Les murs latéraux de l'église étaient dotés de deux paires de portes communiquant avec les pièces annexes et avec la cour, et à l'ouest, tout le long de l'église un narthex a été ajouté. A l'église était adossé une *memoria*

avec abside circulaire et deux tombeaux qui y sont placés. Le complexe dans son ensemble ne trahit qu'une seule phase architecturale le long de laquelle, dans l'antiquité tardive, furent placés plusieurs tombeaux. Au moyen-âge, cependant, on y vit s'étendre un cimetière comptant 500 tombes environ dont les dernières furent probablement aménagées au XVIIe siècle. Les tombeaux médiévaux ont été creusés près de l'église, à l'emplacement des anciens annexes latéraux d'où on pourrait conclure qu'au moyen-âge seule l'église avait subsisté. Les fouilles ont découvert une multitude de fragments du mobilier liturgique en pierre, qui montraient les traces de deux expressions stylistiques. Les fragments plus anciens appartenaient au mobilier liturgique aux temps de sa construction, au VIe siècle, alors que les fragments plus récents dénotent les caractéristiques du style préroman. Les fragments préromans présentent des caractéristiques facilement reconnaissables, et les comparaisons directes avec les vestiges du mobilier liturgique trouvés à Biskupija près de Knin et à Koljani près de Vrljka permettent d'en situer la date approximative au IXe siècle.²⁶ L'église érigée au VIe siècle n'a subi qu'une destruction et ne fut pas par la suite reconstruite. Il est probable qu'elle a été démolie pendant les guerres entre Venise et les Turcs, au XVIe siècle, ou au XVIIe siècle, car les derniers tombeaux datent de cette époque.

Malgré le fait que l'église de Galovac se trouvait dans le territoire politique croate, son emplacement dans la plaine fertile proche de Zadar, non loin des limites originelles du Zadar médiéval, tracées à Zemunik, permet de supposer qu'elle avait été enregistrée dans les archives de Zadar, étant donné que les habitants de Zadar commencèrent à y acheter des terres dès le XIIIe siècle. Il est à noter que ces acquisitions se multiplient aux XIVe et XVe siècles. L'église de Galovac est située à 2 km environ au sud-ouest de l'église Saint-Luc de Škabrnja, c.-à-d. de l'église Saint-Luc dans le village médiéval de Kamenjani.²⁷ En examinant la microtopographie de cet espace au moyen-âge nous avons pu constater, en dépouillant de nombreuses notes des archives, que, au sud-ouest (*de quirina*) de Kamenjani on retrouve presque régulièrement la mention du village appelé Tršci ou Tršići.²⁸ Il n'y a donc pas de doute que la localité de Crkvina à Galovac est en réalité l'église paroissiale du village médiéval mentionné plus haut. L'église de Tršci est souvent mentionnée dans les sources du Zadar médiéval, entre le XIIIe et le XVIe siècles. C'est l'église Saint-Barthélémy.²⁹ En insistant sur le fait que dans cette localité n'a été établie qu'une seule phase architecturale - celle du VIe siècle - on est bien obligé de conclure que l'église Saint-Barthélémy, construite au VIe siècle dans le village médiéval de Tršci, allait dans les 1000 ans suivants rassembler autour d'elle la communauté de croyants - ne serait-ce qu'au cours de quelques périodes - communauté modeste mais suffisamment active pour pouvoir prendre soin du temple où le culte chrétien avait persisté, sans interruptions, jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles, lorsqu'elle fut détruite lors de l'occupation turque de la Dalmatie du Nord.

Une densité particulière des temples qui tout le long du moyen-âge remplirent le rôle d'importants centres du culte chrétien est à signaler dans la petite ville de Nin et dans ses proches environs.

A Zaton, port antique de Nin, on mentionne, durant le moyen-âge, l'église Saint-André. On en trouve les premières traces dans le privilège du duc André de l'an 1205³⁰ où sont marquées les bornes de Nin, qui longeaient la côte depuis Vir à travers Saint-André jusqu'à Dragočaj et Diklo, aux confins de la commune de Zadar.³¹ Les archives signalent son existence au XVe siècle, telle la nouvelle du 5 mai 1435 *...ad Saton*

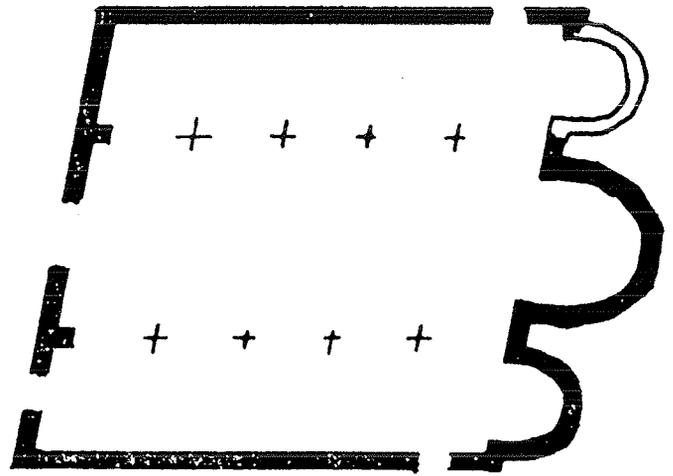


Fig. 4. Vestiges de l'église Saint André à Zaton près de Nin, plan

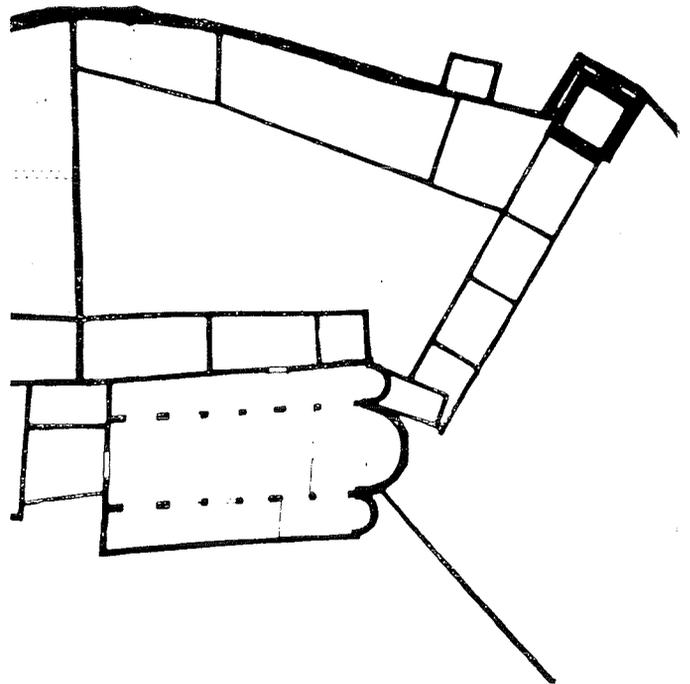


Fig. 5. Vestiges de l'église abbatiale Sainte Marie à Nin, plan du complexe

*districtum nonensi in confinio S. Andree...*³² ou celle du 27 avril 1444 *...positam in districtu None a parte boreali santi Andree.*³³ Elle se trouve inscrite dans une carte géographique du XVIIe siècle où elle est représentée sur la côte, conservée jusqu'à la hauteur du toit, mais découverte, conséquence probable des guerres entre Venise et les Turcs et de la destruction de Nin en 1646.³⁴ Les fouilles archéologiques pratiquées récemment à Zaton, près de Nin, dans la localité appelée Saint-André, ont mis au jour les fondations de cette église. L'église était à trois vaisseaux, avec des caractéristiques du VIe siècle, dotée d'une abside polygonale et d'une façade en pente par rapport aux murs latéraux.³⁵ Autour du bâtiment ont été découverts les vestiges d'un sarcophage paléochrétien. L'église était également dotée d'absides circulaires aux extrémités des collatéraux, ce qui pourrait s'expliquer par une construction romane ultérieurement ajoutée. Les vestiges du stylobate n'ont pas été découverts car la localité avait été totalement dévastée. En tout

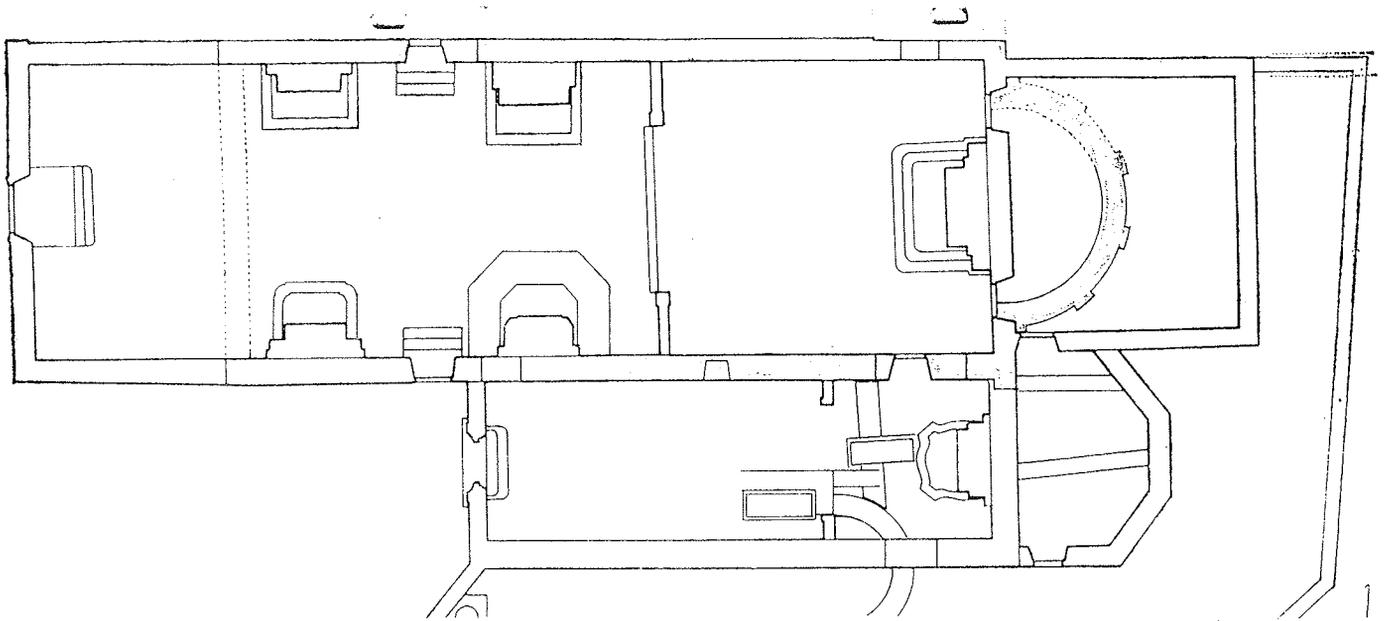
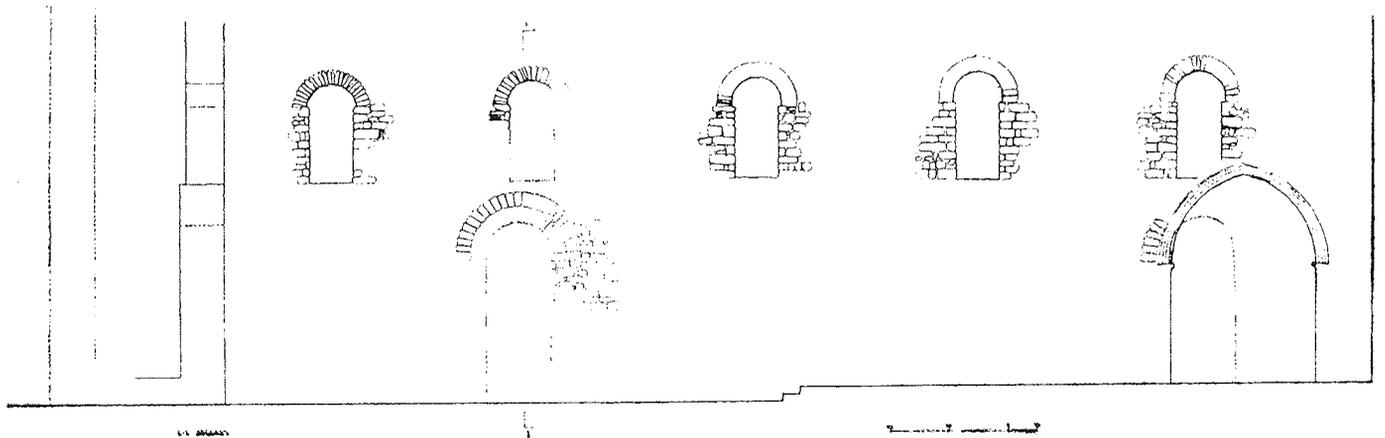


Fig. 6. Église paroissiale Saint-Anselme à Nin: a) plan, b) mur sud



cas, il est certain qu'à l'époque de la reconquête justinienne, dans l'ancien port de Nin fut construite une église dédiée à l'apôtre André dont les reliques, conservées à Constantinople, étaient les seules reliques apostoliques dans le centre du grand empire. C'est dans ces formes très peu modifiées que l'édifice vécut jusqu'au moment des guerres entre Venise et l'Empire Ottoman au XVIIe siècle lorsqu'elle fut abandonnée, mais encore conservée jusqu'à la hauteur du toit, comme en témoigne la carte géographique déjà citée.

Pour ce qui est de la petite ville de Nin, où au IXe siècle fut instauré l'évêché dont l'évêque portait le titre *episcopus crovatorum*, elle comptait, sauf la cathédrale, plusieurs églises, dont la plus importante était l'église Sainte-Marie. Les descriptions plus anciennes concernant son aspect qui avait été déjà connu, nous informent que c'était une basilique à trois vaisseaux, dotée de seize colonnes de marbre avec les chapiteaux richement décorés, qui supportaient une voûte en tuf. Le toit avait été recouvert de plomb et le sol était revêtu en partie de mosaïques, en partie de plaques mortuaires. A côté de l'église fut bâti en 948 le couvent de femmes Sainte-Marcelle. En 1502 les bénédictines furent transférées à Zadar, et l'église fut dé-

truite en 1646 lors du bombardement de Nin par les Vénitiens.³⁶ Le premier qui s'est attaché à l'étude de ses vestiges a été L. Jelić, suivi plus tard, en 1928, par E. Dyggve. Les travaux ont permis de découvrir les fondations de l'église dévastée, avec trois absides à l'est, dont la principale est, vue du dehors, polygonale, à l'exemple des basiliques de Ravenne. Les absides des collatéraux sont circulaires et datent probablement de la reconstruction du temple faite au XIe siècle.³⁷ En effet, les chapiteaux en appartiennent au type très répandu de chapiteaux à palmettes, similaires à ceux qu'on retrouve dans nombre de basiliques ajoutées aux couvents bénédictins de l'Adriatique du Nord, de Venise, à travers Caorle, Trieste, Lovreč, jusqu'à Rab et Zadar.³⁸ Les chapiteaux, qui pourraient être attribués au ciborium, datent indubitablement du VIe siècle.³⁹ En tout cas, il paraît que l'église Sainte-Marie avait ses formes originelles intactes au moment où l'on vit se construire le couvent des bénédictines, au Xe siècle. Vers le milieu ou au cours de la seconde moitié du XIe siècle, la basilique fut restaurée selon les formes stylistiques contemporaines, à l'instar des églises similaires des couvents bénédictins sur le littoral adriatique, avec des chapiteaux caractéristiques et facilement re-

connaissables. Comme tous les édifices de Nin, elle aussi fut démolie en 1646.

La cathédrale de l'évêque croate, qui fut plus tard l'évêque de Nin, avait été érigée sur l'emplacement de l'actuelle église Saint-Anselme. Elle aussi fut gravement endommagée en 1646. Les réparations y furent apportées en 1673, et même plus tard, en 1746, lorsque l'ancienne abside fut détruite et l'arc triomphal muré. A la place de l'ancienne abside a été construite une sacristie.⁴⁰ Les recherches effectuées en 1973 et en 1974 ont démontré que l'église Saint-Anselme est en réalité une construction paléochrétienne. C'est un espace à un seul vaisseau, doté d'une abside circulaire, avec les lésènes sur le mur extérieur.⁴¹ L'église est conservée jusqu'à la hauteur de la porte et, à partir de cette ligne, le mur a été au moyen-âge quelque peu aminci, avec les ouvertures demi-circulaires qui y ont été aménagées. La porte est dotée d'un caractéristique arc de décharge en pierres de taille maçonnées en demi-cercle.⁴² Par ses dimensions et ses formes l'église rappelle l'édifice mis au jour à Galovac, avec la disposition identique des portes percées en paire sur chaque mur latéral. Au début du moyen-âge furent refaits les murs de la couche supérieure et aménagées de nouvelles ouvertures. Ces interventions sont supposées avoir été en relation indirecte avec l'instauration de l'évêché.⁴³ En tout cas, il s'agit de la troisième église paléochrétienne de Nin qui, conservée durant le moyen-âge, prouve qu'elle avait toujours été le lieu du culte, même pendant les VIIe et VIIIe siècles appelés "obscur".

A Nin sont conservées les reliques des trois saints qui sont particulièrement vénéérés, à savoir saint Anselme, à qui est dédiée la cathédrale, c'est-à-dire l'église paroissiale, Sainte-Marcelle, dont le couvent près de l'église Sainte-Marie est fondé au Xe siècle, et Saint Ambroise.⁴⁴ Nous avons déjà mentionné les temples auxquels sont liées les reliques des deux

TEMPORIBVS DOM(I)NO B(RA)NNIMERO DVX SLCAVORVM
 EGO TEUDEBERTVS ABBA PRO REMEDIO ANIME MEE FIERI ROG
 ORITHV IFGEORIPA ~HEPECAT~

T]EMPORIBUS DOM(I)NO B[RA]NNIMERO DVX SLCAVORUM
 EGO TEUDEBERTUS ABBA PRO REMEDIO ANIME MEE
 FIERI ROG[AVI]
 ... ORITHV ... [QUIS]LEGET ORET PRO ME PECATOR[E]

Fig. 7. Inscription de l'abbé Teudebert, trouvée dans le mur de l'église Saint-Michel à Nin, érigée sur les vestiges du temple romain

premiers saints et nous en avons établi les origines paléochrétiennes. Quant à Saint Ambroise, c'est à lui qu'a été dédiée l'église du couvent de bénédictins. C'est une église, aux pures formes romanes, à un vaisseau, avec une abside circulaire (plus tard détruite et remplacée par une abside à trois pans) et deux lésènes doublées supportant les bandeaux de la grande voûte en berceau.⁴⁵ Lors de la reconstruction de l'église, terminée en 1993, les recherches ont dû être menées dans l'espace de l'église romane, qui ont mis au jour une abside romane. Aucun vestige d'un édifice antérieur n'a été mis à découvert, malgré les efforts faits pour découvrir les traces d'une église plus ancienne, étant donné que le couvent Saint-Ambroise est mentionné dès le Xe siècle, en 941, et que la célèbre inscription du prince Branimir, datant du IXe siècle, mentionne l'abbé Teudebert. *TEMPORIBVS DOM(I)NO B(RA)NNIMERO DVX SLCAVORVM EGO TEUDEBERTVS ABBA PRO REMEDIO ANIME MEE FIERE ROG(AVI)...*⁴⁶ Il n'y a aucun doute que le couvent de bénédictins avait été fondé à Nin dès le IXe siècle,

mais non pas sur le même emplacement où il fut construit au XIIe siècle. Il faut donc suivre la trace émouvante de l'inscription mentionnée. Elle a été mise au jour lors de la démolition de l'église Saint-Michel, dans les constructions de ses murs.⁴⁷ Si l'on en juge sur la photographie conservée, l'église Saint-Michel, vaste édifice du gothique primitif, à un seul vaisseau, était dotée d'une abside polygonale à trois pans, avec les ouvertures au décor de l'expression du gothique primitif et du roman tardif (portail roman, fenêtre gothique de la façade). L'église, aux dimensions 15.21 x 7.53, avec le chevet recouvert d'une voûte en demi-berceau ne mesurant que 5.65 m de largeur et 4.85 m de longueur, a été érigée sur les ruines d'un temple antique. Elle est démolie en 1912, pour qu'on puisse mettre à découvert les vestiges d'un temple monumental.⁴⁸ Déjà au XVIIIe siècle, non loin du temple, ont été découvertes des statues monumentales d'empereurs romains - dans le jardin de Medović, notamment - qui avaient décoré le temple, ce qui corrobore la supposition de sa fonction d'Augusteum. Les sculptures découvertes étaient assez bien conservées, ce qui a porté M. Suić à conclure que les statues avaient été déplacées déjà vers la fin du IVe siècle et conservées.⁴⁹ Cette hypothèse a été confirmée lors des travaux opérés dans le jardin de Medović, en 1987, où une autre tête a été découverte. Plus important est, peut-être, le fait que dans les profils des sondes ont apparu nettement les fosses où les statues étaient déposées jusqu'au XVIIIe siècle. La question se pose de savoir quelle était la destination du temple antique depuis sa désacralisation, vers la fin du IVe siècle, jusqu'à la construction de l'église Saint-Michel aux XIIIe et XIVe siècles. En tout cas, l'église médiévale peut fournir des points d'orientation, mais sa disposition par rapport aux ruines antiques pourrait en offrir davantage. En effet, le plan de l'église inscrit sur les ruines antiques montre que le mur triomphal ou l'arc triomphal de l'église est placé exactement dans l'entrecolonnement central, face à l'entrée de la *cella* principale.⁵⁰ Cet emprunt spatial de l'entrecolonnement principal du temple - à des fins du culte - qui se retrouve encore aux XIIIe et XIVe siècles - fait penser que cette partie du temple païen était depuis longtemps inséré dans le culte chrétien. Si l'on se rappelle du fait que dans le mur de Saint-Michel a été découverte l'inscription sur la construction de l'église ou sur l'aménagement d'un intérieur sacré de la part de l'abbé *Teudebertus*, au IXe siècle, on n'est pas loin de conclure que le couvent Saint-Ambroise était situé initialement dans l'édifice même du temple ou dans une partie de ses vestiges, près de l'entrecolonnement. Citons en faveur de cette hypothèse la dédicace à saint Michel à qui fut également dédiée l'église de l'abbaye-mère de l'ordre bénédictin. Donc, l'église Saint-Michel peut être considérée comme modernisation médiévale de l'église près de laquelle fut fondé au IXe siècle le couvent Saint-Ambroise (les *cellae* en avaient peut-être servi comme pièces à l'usage des moines), après la construction, au XIIe siècle, d'un nouveau couvent avec l'église Saint-Ambroise dans un autre endroit. Si de telles réflexions étaient admises, on disposerait pour Nin d'une donnée supplémentaire sur l'espace chrétien qui, depuis les époques paléochrétiennes, s'était prolongé jusque dans le moyen-âge comme foyer toptique du culte.

Selon nos considérations fondées avant tout sur l'analyse de l'état des édifices paléochrétiens au moyen-âge, Nin était au VIIe et VIIIe siècles le foyer du culte chrétien; il n'est donc pas étonnant que c'est précisément là qu'au IXe siècle fut établie l'institution de l'évêque croate.

Traduction: Melita Wolf

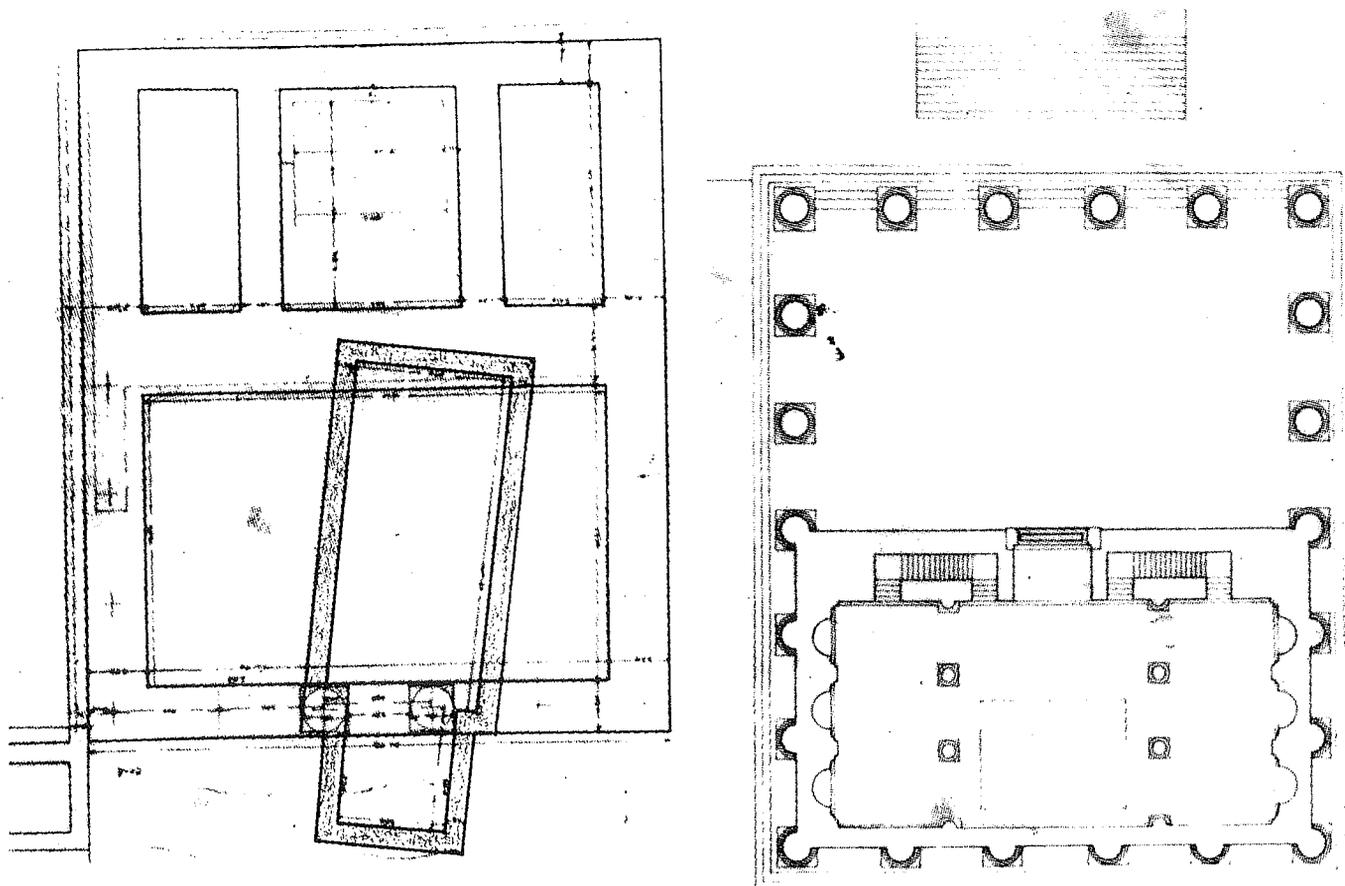


Fig. 8. Vestiges du temple romain à Nin: a) plan du temple et de l'église Saint-Michel, b) reconstruction du plan du temple

¹ Gy. MORAVCSIK - H. JENKINS, *Constantine Porphyrogenitus, De administrando imperio*, Washington 1967, chapters 29-36.

² N. JAKŠIĆ, *Constantine Porphyrogenitus as the Source for Destruction of Salona, Disputationes Salonitanae II*, Split 1984, 315-326.

³ Dans la littérature croate s'est répandue l'opinion que le culte de saint Martin est apparu sur le littoral est de l'Adriatique sous l'influence des Francs, au début du IXe siècle, v. l'écrit récent de A. BADURINA, *Hagiopografija Kvarnera*. dans: *Umjetnost na Istočnoj obali Jadrana u kontekstu europske tradicije*, Rijeka 1993, p. 191. On néglige cependant le fait que c'est à saint Martin que furent dédiées les églises des îles qui, aujourd'hui encore sont identifiées comme ruines datant de l'époque paléochrétienne, par exemple celle de Punta Križa à l'île de Cres. Ce saint évêque, qui fut ennemi acharné de l'arianisme - *malleus haereticorum* - jouissait d'une grande popularité pendant la guerre entre Byzance et les Goths, ces derniers ayant été des adeptes d'Arius. Ce fait se trouve clairement attesté à Ravenne, centre de l'ancien Etat des Goths. Dans la troisième décennie du VIe siècle, Théodoric fit construire l'église en laissant dans l'inscription les vestiges de sa dédicace: THEODORICVS REX HANC ECCLESIAM A FUNDAMENTIS IN NOMINE DOMINI NOSTRI IESV CHRISTI FECIT. L'inscription, détruite plus tard, est conservée dans le *Liber Pontificalis ecclesie Ravennatis*. Après la victoire et le rétablissement de la domination de Byzance, à l'époque de Justinien, fut changé le titulaire de l'église édifée par Théodoric: l'archevêque Agnello fit décorer l'église de mosaïques, de beaux stucs et d'incrustations en la dédiant précisément à saint Martin, évêque de Tours. Les écrits en abondent, V. G. BOVINI, *La vita di Cristo nei mosaici di S. Apollinare nuovo di Ravenna*, Ravenna 1959. Qui plus est, à cette occasion furent transformées certaines des mosaïques représentant Théodoric avec ses courtisans Goths. V. LAZAREV, *Storia della pittura bizantina* 1967, p. 77. Ce fait, qui est symbolique sur le plan religieux, représente la victoire des orthodoxes sur les ariens en introduisant par la porte large ouverte le culte de ce saint évêque, qui, à partir de Ravenne, centre de la partie occidentale de l'Empire, commencera à se diffuser dans les contrées adriatiques. Pour cette raison les églises, ou plutôt leurs ruines, qui dénotent leur origine paléochrétienne ou byzantine, doivent être traitées comme édifices provenant de l'époque de la reconquête byzantine ou même du temps de l'administration des Goths, et qui, après l'expulsion des Goths, sont dotées de titulaires significatifs, à l'exemple de Ravenne. Il suffit d'évoquer le Palais de Dioclétien pour que ces procédés deviennent évidents. Aux trois portes principales du Palais de Dioclétien à Split trois chapelles ont été construites dont l'une est dédiée à saint Martin, adversaire des ariens (porte d'or), la deuxième à saint Appolinaire, patron de Ravenne (porte d'argent) et la troisième à saint Théodore, patron de l'armée byzantine (porte de fer). Ainsi, dans le palais impérial de Split le programme politique et religieux, après la victoire sur les Goths, se traduit par les titulaires significatifs, qui à cette époque précisément vont jouir d'une grande popularité dans l'aire ravennate et byzantine.

⁴ Sur les opinions moins récentes v. S. GUNJAČA, *Srednjovjekovni Dolac kod Novigrada, Starohrvatska prosvjeta* 8-9, Zagreb 1963, p. 21.

⁵ L. JELIĆ, *Contributo alla storia d'arte in Dalmazia, Bulletino di archeologia e storia dalmata* XXXV, Supplemento. Split 1912, pp. 64-77.

⁶ S. GUNJAČA, *op. cit.*

⁷ Les résultats des travaux de conservateurs ne sont pas encore intégralement publiés, mais ils sont mentionnés dans la littérature. V. P. VEŽIĆ, *Starokršćanska arhitektura na zadarskom području, Godišnjak zaštite spomenika kulture* 12, 1986.

⁸ T. SMIČIKLAS, *Codex diplomaticus...* IV.162.

⁹ S. GUNJAČA, *op. cit.*, p. 9.

¹⁰ S. GUNJAČA, *op. cit.*, p. 24.

¹¹ S. GUNJAČA, *op. cit.*, p. 26.

- ¹² Ž. RAPANIĆ, *Prilog proučavanju kontinuiteta naseljenosti u Salonitanskom ageru u ranom srednjem vijeku.*, *Vjesnik za arheologiju i historiju Dalmatinsku* LXXIV, Split 1980, 189.
- ¹³ Ž. RAPANIĆ, *Predromaničko doba u Dalmaciji*, Split 1987, p. 59.
- ¹⁴ Ž. RAPANIĆ, *op. cit.*, p. 53.
- ¹⁵ Ž. RAPANIĆ, *op. cit.*, p. 44.
- ¹⁶ Ibid.
- ¹⁷ Ž. RAPANIĆ, *op. cit.*, p. 62.
- ¹⁸ J. JELIČIĆ-RADONIĆ, *Gata - Crkva Justinijanovog doba* (Gata - A Church from Justinian's Time), Split 1994.
- ¹⁹ V. KOVAČIĆ, *Gata u srednjem vijeku*, dans: *Gata - Crkva Justinijanovog doba*, Split 1994, p. 233.
- ²⁰ D. JELOVINA - D. VRŠALOVIĆ, *Srednjovjekovno groblje na "Begovači" u selu Biljanima Donjim kod Zadra*, *Starohrvatska prosvjeta* III/11, Split 1981, p. 59; N. JAKŠIĆ, *Crkve na Begovači i problem starohrvatskih nekropola*, *Diadora* 11, Zadar 1989, 407; V. DELONGA, *Kameni spomenici s "Begovače" u Biljanima Donjim kod Zadra*, *Starohrvatska prosvjeta* III/20, p. 85.
- ²¹ N. JAKŠIĆ, *op. cit.*
- ²² V. DELONGA, *op. cit.*
- ²³ V. DELONGA, *op. cit.*, pp. 104-105.
- ²⁴ N. JAKŠIĆ, *op. cit.*, 421-422. Le fait que notre collègue V. DELONGA, *op. cit.*, 107, met en doute ma datation de la dernière phase architecturale, la considérant antérieure, et la situant peut-être au IXe ou au Xe siècles, dans le contexte du présent traité sur la continuité du culte aux VIIe et VIIIe siècles, ne fait que corroborer mon point de vue. Cependant, je dois souligner que je suis arrivé à cette conclusion sans avoir eu sous mains les données aussi solides et certaines que celles dont elle disposait au moment de publier son article, ce qui en tout cas appuie le procédé méthodologique de notre analyse des éléments stratigraphiques et spatiaux dans la localité en question. C'est par le même procédé (vérifié) qu'on a daté approximativement la dernière phase architecturale que la collègue ne commente pas. Il est cependant beaucoup plus important que les résultats (Jakšić, Delonga) que nous avons obtenus au moyen des méthodes et des sources toutes différentes prouvent indubitablement l'existence de la phase architecturale paléochrétienne à Begovača, par quoi sont indirectement écartées toutes les reproches injustifiées portées sur mon compte dans l'article de D. JELOVINA concernant mon travail - *N. Jakšić, Crkve na Begovači i problem starohrvatskih nekropola*, *Starohrvatska prosvjeta* III/20, 301. Je n'ai donc aucune raison d'en tenir compte.
- ²⁵ J. BELOŠEVIĆ, *Prethodni izvještaj o rezultatima istraživanja lokaliteta "Crkvina" u selu Galovcu kraj Zadra*, *Radovi fil. fakulteta u Zadru* (15), Zadar 1989, p. 71; J. BELOŠEVIĆ, *Osvrti na rezultate istraživanja lokaliteta "Crkvina" u selu Galovcu kod Zadra*, *Radovi fil. fakulteta u Zadru* 29 (16), Zadar 1990, p. 231; J. BELOŠEVIĆ, *O rezultatima istraživanja lokaliteta "Crkvina" u selu Galovcu kod Zadra u 1990. godini*, *Radovi fil. fakulteta u Zadru* 30 (17), p. 79; J. BELOŠEVIĆ, *Ishodi pete, završne kampanje istraživanja lokaliteta "Crkvina" u selu Galovcu kod Zadra*, *Radovi fil. fakulteta u Zadru* 31 (18), Zadar 1993, 121.
- ²⁶ Outre les données et les notes précédentes, v. J. BELOŠEVIĆ, *Dva predromanička ciborija iz Crkvine u Galovcu kod Zadra*, *Radovi fil. fakulteta u Zadru* 32 (19), Zadar 1993, p. 177; N. JAKŠIĆ, *Majstor koljanskoga pluteja*, *Ed. de la Société archéologique croate* 8, Split 1984, 274.
- ²⁷ N. JAKŠIĆ, *Srednjovjekovne Kamenjane s crkvama Sv. Jurja i Sv. Luke - Problem ubikacije i identifikacije*, *Starohrvatska prosvjeta* III/17, Split 1987, 111.
- ²⁸ N. JAKŠIĆ, *op. cit.*, pp. 113-114.
- ²⁹ La mention écrite la plus ancienne date de 1289, mais la même église y est mentionnée dès 1271, lors de la détermination du tracé d'une route... *a via que vadit a Kaurilmost ad sanctum Bartolomeum*. M. ZJAJČIĆ, *Spisi zadarskih bilježnika Henrika i Krete Tarallo 1279-1308*, Zadar 1959, pp. 113 et 119. Le toponyme Kaurilmost est étroitement lié au toponyme de Mostar près de Zemunik. D'autres données sur cette église qui se trouvent dans les archives seront exposées dans un traité à part.
- ³⁰ Que le privilège accordé en 1205 à Nin par le duc André soit un faux est incontestablement prouvé par L. STEINDORFF, *Über die Echtheit des 1205 von Andreas II an die Stadt Nin verliehenen Privilegs*, *Südost-forschungen*, XLII, Munich 1983, 109. Cependant on y trouve les toponymes cités par le privilège de Bela IV (1243), accordé à l'évêque et aux citoyens de Nin; cet acte est conservé dans la confirmation originelle d'Etienne V, datant de 1272.
- ³¹ N. JAKŠIĆ, *Draga svetog Krševana u Diklu*, *Radovi fil. fakulteta u Zadru* 25 (12), p. 121.
- ³² Povijesni arhiv u Zadru, *Spisi zadarskih bilježnika*, T. PRANDIN B V, F VI/8.
- ³³ Povijesni arhiv u Zadru, *Spisi zadarskih bilježnika*, J. de CALCINA, B I, F II/9, 423
- ³⁴ Povijesni arhiv u Zadru, *Katastarske mape*, 4. En 1646 la petite ville de Nin fut détruite par la marine vénitienne qui l'avait bombardée du large, de crainte de lavoiron occuper par les Turcs qui en auraient fait leur forteresse.
- ³⁵ P. VEŽIĆ, *Starokršćanska arhitektura u Zadru i na zadarskom području*, *Godišnjak zaštite spomenika kulture Hrvatske*, 12. Zagreb 1986, p. 169.
- ³⁶ I. PETRICIOLI, *Osvrt na ninske gradevine i umjetničke spomenike srednjega i novoga vijeka*, *Radovi Instituta JAZU u Zadru* 16/17, Zadar 1969, 319.
- ³⁷ Ibid.
- ³⁸ N. JAKŠIĆ, *Tipologija kapitela 11. stoljeća u Dalmaciji*, *Starohrvatska prosvjeta* III/13, p. 203.
- ³⁹ I. PETRICIOLI, *op. cit.*, p. 320.
- ⁴⁰ *op. cit.*, 310.
- ⁴¹ P. VEŽIĆ, *Sklop župne crkve Sv. Asela, bivše katedrale u Ninu*, *Starohrvatska prosvjeta* III/15, Split 1985, p. 201.
- ⁴² *op. cit.*, 203.
- ⁴³ *op. cit.*, 206.
- ⁴⁴ Dans le trésor de l'église paroissiale sont conservées les reliques de ces trois saints, dont la bourse reliquaire de saint Anselme avec les figures de sainte Marcelle, saint Ambroise et saint Anselme, datant des débuts du IXe siècle. M. DOMIJAN, *Riznica crkve u Ninu*, Zadar 1983.
- ⁴⁵ I. PETRICIOLI, *op. cit.*, 329.
- ⁴⁶ *op. cit.*, 336.
- ⁴⁷ Ibid.
- ⁴⁸ Ibid.
- ⁴⁹ M. SUIĆ, *Nin u antici*, *Nin - problemi arheoloških istraživanja*, Zadar 1968, p. 48
- ⁵⁰ *Nin - problemi arheoloških istraživanja*, Zadar 1968 T XXV.

Istraživanja ranokršćanske arhitekture intenzivirana su u Hrvatskoj osobito nakon II svjetskog rata, posebno kada je riječ o ruralnim objektima izvan velikih kršćanskih središta kakva primjerice bijaše Salona. Tako su se stekli uvjeti za bolji uvid u horizont crkvenih građevina V i VI stoljeća na širem prostoru hrvatske kneževine. U ovome je radu međutim interes usmjeren na pitanje da li su pojedini ranokršćanski objekti preživjeli i fizički i kao institucije razdoblje seobe poganskih naroda kroz VII i VIII stoljeće te nastavili djelovati kao žarište kršćanskog kulta u IX stoljeću. U tom se smislu analiziraju crkve Sv. Martina u Pridrazi i župska crkva Sv. Asela u Ninu, te ruševine ili ostaci crkava Sv. Ciprijana u Gatima, Sv. Bartolomeja u Galovcu, Crkvine u Begovači u Kašiću, Sv. Andrije u Zatonu kod Nina i Sv. Marije u Ninu.

Crkva Sv. Martina u Pridrazi smještena u ruralnom ambijentu sačuvana je cjelovito u svojim izvornim oblicima VI stoljeća sve do visine krova i bila je očigledno neprekidno u funkciji od VI st. čuvajući i izvorni titular.

Župska crkva Sv. Asela u Ninu, kasnije od ranog srednjeg vijeka i katedrala, obnavljana je u IX ili X st., ali samo u gornjim dijelovima zida čuvajući staro prostorno rješenje s izvornom ranokršćanskom apsidom koja je srušena tek nakon obnove crkve iza njezinog rušenja u kandijskom ratu u XVII st.

Ruševine crkve Sv. Bartolomeja u Galovcu kod Zadra pokazuju prostornu osnovu ranokršćanske crkve čiji je interijer preuređen u IX i X st. novim suvremenim crkvenim namještajem. Srušena je tek u doba tursko-mletačkih ratova u XVII st. ne pokazujući da je ikada bila zapuštena od vremena VII st., do turskog doba.

Što se tiče crkve Sv. Ciprijana u Gatima koja je bizantska građevina VI st., arheološka dokumentacija pokazuje da je u nepromijenjenim oblicima trajala sve do romaničkog razdoblja kada je reducirana na način da je u prostrani bizantski trikonhos ugrađena jednostavna romanička presvođena crkva s polukružnom apsidom čuvajući ujedno i plašt izvorne građevine.

Arheološka dokumentacija jednako svjedoči da su i crkve Sv. Marije u Ninu i Sv. Andrije u ninskoj luci ranokršćanske trobrodne bazilike koje traju kroz cijeli srednji vijek i koje se spominju u izvorima od IX do XVI st. Porušene su u doba kandijskog rata. Predlaže se ujedno i lokacija prvog benediktinskog samostana u Ninu u prostoru bivšeg rimskog hrama. Zaključuje se da je Nin odabran za sjedište hrvatskog biskupa upravo zato što je u njemu neprekinuto djelovala kršćanska općina opslužujući više objekata kroz VII i VIII st. tj. crkvu Sv. Asela, crkvu Sv. Marije, crkvu Sv. Andrije u ninskoj luci i crkvu (Sv. Mihovila?) unutar arhitekture rimskog hrama u Ninu.